

M. Dunn, le Rédacteur de la *Minerve*, est en veine contre la *Gazette des Campagnes*. Nous n'avons pas le temps de répondre à tout le long article qu'il a écrit, contre nous, dans son numéro du 19 octobre. Ce n'est pas nécessaire d'ailleurs. Cet article se réfute de lui-même, par son extrême faiblesse et ses grandes pauvretés. Nous n'y relèverons que certaines choses. M. Dunn entame ainsi le chapitre qu'il nous consacre :

« Nous ne nous soucions guère de faire des misères à un petit journal qui n'a jamais fait parler de lui et auquel nous avons déjà pardonné bien des écartades (*incartades*) à notre égard. »

On voit M. Dunn se rebaisser par cet exorde à beau dédain. A-t-il par hasard trouvé dans la *Lettre de Mgr. Dupanloup sur le Concile* que c'est un mal de ne pas faire parler de soi ? S'il voulait être franc, il dirait que le petit journal, qui n'a jamais fait parler de lui, a reçu, et il n'y a pas extraordinairement longtemps, de chauds éloges de la feuille même qu'il rédige.

Il a pardonné à la *Gazette*, ajoute-t-il, bien des écartades à son égard. Le magnanime cœur ! Nous sommes bien fâché d'avoir à lui dire que la *Gazette* n'accepte point son pardon, car elle n'a été qu'une juste envers lui.

M. le Rédacteur de la *Minerve* voit d'un mauvais œil la détermination qu'a prise le *Nouveau Monde* de reproduire les articles de la *Gazette* sur l'agriculture. Il affirme même qu'il y a eu des arrangements pris entre le *Nouveau Monde* et la *Gazette des Campagnes*, une véritable intrigue. Tout cela n'existe que dans l'imagination de M. Dunn. Nous lui demandons de donner ses preuves, car le sage n'avance rien qu'il ne prouve.

Tout le reste de l'article de la *Minerve* ne consiste qu'en des suppositions, exprimées en termes injurieux. On y met les rédacteurs de la *Gazette* au fond de mille affaires. C'est ainsi que le printemps dernier, les rédacteurs de la *Gazette* étaient accusés, encore sur la *Minerve* et la *Minerve* seule, d'être les auteurs des articles que publiait le *Nouveau Monde* sur la fameuse question du mouvement diurne et de Galilée. Oh ! quand donc cessera-t-on d'entendre ces vilains cris de boutique ?

M. Dunn termine son article en citant l'autorité de M. Perrault contre l'arome de la Norvège. L'aurait-on cru ? M. Perrault invoqué comme autorité par la *Minerve* ! Pour ne pas rire de pitié à la vue de cette savante stratégie, il faudrait n'avoir pas lu tout ce que la *Minerve* a dernièrement publié pour ôter tout crédit aux paroles de M. Perrault.

Un dernier trait qui met à nu la révoltante malhonnêteté de M. le Rédacteur de la *Minerve*. Après avoir qualifié la *Gazette* de prétentieuse et de grincheuse, il ajoute :

« C'est le moins que nous puissions dire en réponse aux attaques d'un journal qui se permettait dernièrement de censurer Sir George E. Cartier précisément sur la question qui lui avait valu les félicitations de nos évêques. »

Or, voici ce que nous disions dans notre numéro du 10 juin 1869, et ce qu'incrimine aujourd'hui M. Dunn. Nous reproduisons textuellement :

« La *Minerve* donne l'analyse du discours qu'a prononcé dans les Communes Sir G. E. Cartier, à propos d'une motion de M. Holton ayant trait à l'abolition de l'Eglise établie d'Irlande. On voit que Sir Cartier a fait là un bon discours et qu'il s'est montré catholique vraiment dévoué à l'Eglise. (quelle audace de censurer ainsi Sir G. E. Cartier) ; mais nous regrettons d'avoir à dire que l'ANALYSE faite par la *Minerve* ne nous paraît pas rendre partout exactement la pensée du noble orateur, et qu'elle est parfois exprimée en termes impropres, ce qui, en pareille matière, peut avoir des conséquences assez graves. »

Un singe, avait pris le Pirée pour un homme, dit la fable ;

M. le Rédacteur de la *Minerve* prend ce que nous avons dit de la mauvaise analyse que la *Minerve* a fait du discours de Sir Cartier et l'applique au discours lui-même. Peut-il ignorer le français au point de faire de pareilles écartades ?

M. de la *Minerve*, procédez donc, s'il vous plaît, avec plus de logique d'abord, avec plus de bonne foi ensuite.

Le *Correspondant* de Paris n'a pu faire autrement que de blâmer les dernières démarches du P. Hyacinthe : c'eût été véritablement trop fort de l'approuver lorsqu'il est en pleine insurrection contre l'Eglise. Mais le *Correspondant* se dédommage des aveux qu'il a été forcé de faire : il cultive avec un nouvel amour le mauvais arbre qui donne de si détestables fruits. En effet, il dit que le P. Hyacinthe n'a pas après tout tout-à-fait tort, il ne lui reproche aucune erreur de doctrine. Il garde, comme dit très-justement l'*Univers*, son admiration pour la personne du P. Hyacinthe et ses sympathies pour les idées qui ont conduit le P. Hyacinthe où il est. Rien ne fait mieux voir la perversité de l'école dont le *Correspondant* est le principal organe. Elle est ancrée dans les idées libérales ; elle ne les abandonnera jamais et trouvera toujours moyen d'expliquer dans un sens favorable ce qui est formellement condamné.

A propos de tant d'idées fausses et funestes, qui ont établi domicile dans la tête d'hommes, même pieux, comme dit Pie IX, les écrivains de nos jours, faiseurs de livres ou de journaux, auront, pour la plupart, un compte bien sévère à rendre à Dieu. Il ne saurait en être autrement, car, aujourd'hui, on est écrivain pour vivre et non pour faire connaître et défendre la vérité, le bien. « Il ne s'agit plus, dit un grave auteur, de réfléchir, de méditer, de corriger ; il s'agit de charger la feuille volante. » L'écrivain fait sa page quotidienne pour gagner son pain quotidien.

Passant aux journaux, il dit :

« L'invention des journaux a créé encore cette misère. La littérature y périra par la facilité de produire sans labeur, par la corruption du goût public, par l'irresponsabilité, par l'impossibilité prochaine de faire lire le moindre volume un peu sérieux. L'écrivain sérieux verra qu'il est dupe. Signalé comme ennuyeux ou dévoré par la foule des abrégiateurs, il n'obtiendra nulle gloire, ne fera nul profit : les deux principales choses qui excitent à composer des livres.

« Le plaisir d'écrire est perdu. Le plaisir d'écrire, c'était de vivre avec une pensée, de la mûrir, de la vêtir, de la faire forte et belle. Cette joie allégeait toute peine. Je suppose qu'autrefois on faisait un livre comme on élève un enfant, avec diligence, avec patience, avec amour. On se disait du livre comme de l'enfant : il me coûte, mais il me fera honneur.

« Nous n'en sommes plus là. Une idée vient. Est-elle creuse ? Est-elle féconde ? Peu importe. On l'élève ou on la rogne à la taille d'un feuilleton, d'un article ; on la badigeonne d'un grossier vernis, on la jette sur la feuille volante. Et maintenant, feuille volante, envolé-toi. »

Mais ce n'est pas tout ; continue notre auteur que nous analysons : le mal est aisé, il a des attraits par lui-même et la littérature du mal se fabrique plus vite, s'écoule mieux. On descendra donc dans la voie bourbeuse, mais on se gardera de descendre trop bas, jusqu'à l'ignoble ; on se contentera de flatter les passions qui touchent au vice, de flatter les erreurs qui touchent au mensonge. De cette façon, on sera assez chaste pour entrer dans les bonnes maisons ; assez impur pour figurer sur le grand marché populaire ; on parlera assez le langage de la vérité pour se faire accepter des catholiques sans défiance, on servira assez l'erreur pour réjouir le cœur des impies. O subtilités des poisons, que, fait aujourd'hui, circuler l'antique serpent dans les veines de la société chrétienne même !